

LA CHINE—LE PERIL JAUNE

M. Marcel Monnier et le Tour d'Asie



UN publiciste français, M. Marcel Monnier, a effectué, ces années dernières, un voyage qu'il a appelé le *tour d'Asie*, et en a rapporté nombre de faits et d'impressions, dont quelques-uns ont été résumés par lui en séance publique, dans la salle de la Société de géographie.

Ces données, qui viennent s'ajouter à tout ce que nous savons déjà touchant les choses de Chine, feront tomber bien des illusions sur ce que, d'avance on appelait le marché chinois et qui, pour les Européens devait constituer la Chine en nouvel Eldorado.

M. Marcel Monnier a parcouru le pays en y entrant par le Nord, rayonnant de l'Est à l'Ouest et au Sud, et recueillant, chemin faisant des indications nouvelles et précieuses sur les facilités que peuvent espérer les Européens de venir, jusque sur les marchés intérieurs de la Chine, faire concurrence aux produits de l'industrie indigène. Sans vouloir exposer ici l'ensemble des études du publiciste français, nous croyons que le lecteur trouvera quelque intérêt dans le résumé de ses observations, touchant deux côtés de ce que l'on a appelé le péril jaune, péril de la concurrence d'une main-d'œuvre à prix avilis, et péril de réveil conquérant.

M. Marcel Monnier est arrivé à Pékin au moment où venait de se rétablir la paix entre la Chine et le Japon. Tout de suite, il a eu une idée des espérances mirifiques que nombre de maisons et de spéculateurs concevaient au sujet d'une ère nouvelle qui, disait-on, allait commencer pour la Chine, qu'en imagination intéressée on voyait s'ouvrir plus largement que par le passé, et que l'on disait décidée à entrer résolument, même plus hardiment que le Japon, dans la voie de ce que nous appelons le progrès.

Descendant à l'hôtel de Pékin, car il y a dans la métropole chinoise un hôtel qui, au-dessus de son entrée, porté en français et en lettres d'or le nom d'Hôtel de Pékin, où l'on est, notre voyageur l'affirme, mieux reçu et mieux traité que dans les somptueux caravansérails anglais de Hong-Kong et de Yokohama, il eut l'idée des folles espérances con-

ces industriels et commerçants de tous pays européens touchant les idées du gouvernement et les besoins du peuple qu'ils comptaient exploiter. C'est dans cet hôtel que se réunissaient tous les faiseurs d'affaires, tous les représentants des maisons anglaises, françaises, allemandes, belges, suisses, américaines et autres, grandes, moyennes ou petites, pour offrir au gouvernement chinois des rails, des locomotives, des canons perfectionnés, des armes de tous genres, des ballons, etc., ou venant solliciter des concessions de mines, d'emprunts, de monopoles, etc. Et tous ces gens, qui passaient leur temps à mettre en mouvement leurs agents diplomatiques, dévisageaient et dévorait des yeux, non sans une sorte de haine, tout Européen nouveau venu, dans lequel ils voyaient un concurrent. Jamais, disait M. Marcel Monnier, ils ne parurent concevoir qu'un individu, doué de quelque bon sens, pût venir en Chine sans vouloir demander au pays autre chose que des impressions.

Pour se rendre du nord au centre de la Chine, notre voyageur prit la voie du Yang-tsé-Kiang ou fleuve Bleu et s'embarqua à bord d'une jonque marchant à l'aviron, à la voile de nattes en jonc et, pour passer les rapides, remorquée à la cordelle que tiraient un très grand nombre de pauvres diables.

Il y a longtemps que la Chine est est pays organisé et administré, et cependant, malgré le danger de ces passages de rapides, en dépit des pertes de temps et des sinistres nombreux, jamais les Chinois n'ont paru songer à la possibilité de supprimer les obstacles à la navigation, à régulariser le lit de leurs cours d'eau par la destruction des rochers les encombrant.

Cela nous paraît étonnant à nous, mais ce qui, aux yeux des Chinois, l'est bien davantage, c'est que le gouvernement ait depuis quelques années, songé à améliorer en partie cette situation par l'établissement, aux points particulièrement périlleux, de postes de secours avec canots de sauvetage que désigne le pavillon jaune impérial. Ici, dans nos pays, dans un but utilitaire, nous détruisons, comme à plaisir, le pittoresque ; là-bas, on paraît y tenir, même au péril de la vie.

Parmi les provinces que M. Marcel Monnier a parcourues, celle du Sé-Tchouen, située à peu près au centre de la Chine, sur le fleuve Bleu, est l'une des plus peuplées et des plus fertiles : pas un pouce de terre n'y reste en friche. Les moyens de

circulation y sont peut être mieux entendus que dans les provinces du Nord et les routes un peu mieux comprises, peut-être mieux entretenues. Celle que suivit M. Monnier, et qui passe de la vallée du Yang-tsé-Kiang dans celle du Kialing, est dallée sur une largeur d'environ cinq pieds, et elle offre cette particularité de graver les collines par des gradins en dalles de pierre que le sabot des mules a polies et usées au point de les rendre extrêmement glissantes.

On voyage généralement en jonque, mais quand manque la voie d'eau, la circulation sur les routes s'effectue à pied et à cheval, mais surtout en brouettes que poussent des hommes, et en palanquins également à dos d'hommes, ou que portent deux mules, l'une au brancard d'avant, l'autre au brancard d'arrière. Le voyage en chaise à porteur ou en palanquin est celui qu'au Sé-Tchouen préfèrent les personnes tenant à leur considération et voulant faire savoir qu'elles ont de l'argent, ce qui, on le sait, n'est pas un sentiment particulièrement chinois.

La chaise à porteur est maîtresse de la route, le cavalier doit lui céder le pas ; mais, en revanche, celui-ci le prend sur le piéton. Parfois, pour se reposer de la fatigue d'un trop long repos, Marcel Monnier mettait pied à terre. Il croyait bien faire, puisqu'il permettait ainsi à ses porteurs de reprendre haleine.

Mais, comme il nous l'a dit, quand il s'abaissait au point de marcher à pied, ce n'était pas précisément de l'estime qu'éprouvaient pour lui ses propres porteurs, et encore moins les badauds se pressant et se bousculant pour voir de plus près le diable étranger que ses domestiques qualifiaient de Ta-Fa-Ta-Jem, le grand homme du pays de France.

Non seulement cette province du Sé-Tchouen est prospère, mais elle est relativement accessible par terre et par eau, aussi fut-elle l'un des premiers et des principaux objectifs des commerçants européens, qui voulurent y créer un marché de leurs produits. Pendant quelques années, les Anglais beaucoup, les Français moins, y vendirent de l'horlogerie, de la quincaillerie, des passementeries, des cotonnades, mais furent assez vite évincés par les négociants allemands, moins soucieux de donner de bons objets que de les vendre à plus bas prix que leurs concurrents. A leur tour, les Allemands, surtout depuis la guerre sino-japonaise, ont été supplantés par les Japonais important de leur